

Jean PERROT

LA CARRIÈRE ET L'ŒUVRE D'AURÉLIEN SAUVAGEOT Engagement et retenue dans les options linguistiques

A. Sauvageot a été formé par A. Meillet et F. de Saussure en France et par ses contacts avec de grands linguistes nordiques et hongrois pour les langues ouraliennes auxquelles il a consacré de nombreux travaux, livres et articles. Il s'est intéressé à l'ensemble de l'ouralien à la fois par des travaux synchroniques et des hypothèses diachroniques, envisageant notamment un rapprochement des langues eskimo-aléoutes¹.

Il s'est intéressé particulièrement aux problèmes syntaxiques, à la structure de la prédication dans les énoncés et il a clairement constaté les inadéquations de l'analyse traditionnelle qui ne rend pas compte du jeu de valeurs mis en œuvre par la « double conjugaison » là où elle existe : la flexion des formes verbales de la conjugaison objective fonctionne sur la base d'une relation possessive, en l'absence de tout marquage d'une relation objectale (pas d'accusatif). Sauvageot évite pourtant, comme ses maîtres, de condamner clairement l'analyse traditionnelle.

Aurélien Sauvageot, linguiste, dont la longue vie (1897-1988) occupe presque l'espace d'un siècle, a été témoin et acteur, au cours de ce vingtième siècle, des développements considérables qui ont fait de la linguistique une des grandes sciences humaines, et même, à certains moments de ce développement, un modèle méthodologique. Les personnalités les plus marquantes de la linguistique de ce vingtième siècle n'ont pourtant produit, au moins en France, que peu de traités de linguistique générale. Ferdinand de Saussure n'a pas publié lui-même un tel traité et ce sont ses disciples qui ont rassemblé

¹ Un article de Marc-Antoine Mahieu sur ce thème paraîtra dans le prochain numéro des *ÉFO*, prolongeant ainsi l'hommage à Aurélien Sauvageot.

et publié les fondements de ses enseignements théoriques ; Antoine Meillet n'a fait qu'esquisser un cours de linguistique générale qui a été découvert longtemps après sa mort ; Émile Benveniste n'a fait que réunir un ensemble d'articles, travail poursuivi après sa mort par un disciple ; Aurélien Sauvageot peut être ajouté à cette liste : c'est après sa mort qu'à l'Université d'Aix-en-Provence, Christian Touratier a publié en 1992 un traité original de Sauvageot intitulé *La structure du langage*.

Le présent article a pour objet, vingt ans après la disparition d'Aurélien Sauvageot, de rappeler ce qu'a été sa carrière et de caractériser son attitude devant les problèmes méthodologiques touchant la description des langues, en prenant quelques exemples significatifs de son attitude.

Quand, le 9 novembre 1931, fut inaugurée à l'École des Langues orientales la première chaire de langues finno-ougriennes en France, c'était la fin d'une lacune qui n'avait que trop duré, et ce n'était qu'une première étape en attendant que ces langues reçoivent aussi une place dans les activités de la Sorbonne, où allait s'organiser dans les années 60, sur mon initiative, un ensemble d'enseignements finno-ougriens avec le concours de professeurs associés et de lecteurs venus de Hongrie et de Finlande, ce qui impliquait en même temps l'établissement de contacts et de collaborations dont la présence devait persister et, plus récemment, participer au développement de la nouvelle Europe.

Les conditions dans lesquelles s'est amorcé, dans la période qui a suivi la première guerre mondiale, cet enrichissement des activités à l'École des Langues orientales se caractérisent par leur singularité. Il s'est fait par la volonté d'un grand savant, spécialiste de la grammaire comparée (mais appartenant au domaine indo-européen et non au domaine finno-ougrien), Antoine Meillet, et l'enseignant qui a assumé la charge des enseignements qu'il fallait créer a été un normalien jusque-là engagé essentiellement dans les études germaniques et plus précisément dans l'étude des langues et civilisations scandinaves. Aurélien Sauvageot a raconté dans ses *Souvenirs* (Sauvageot 1988) comment Antoine Meillet, qui assurait à l'École pratique des hautes études et au Collège de France des enseignements que suivait l'étudiant Sauvageot, lui avait imposé d'assumer une spécialisation dans le domaine des langues finno-ougriennes afin de remplacer un

autre chercheur, Robert Gauthiot, qui venait de mourir des suites de sa blessure de guerre (on est en 1917) alors que Meillet comptait sur lui pour couvrir le domaine finno-ougrien, où il avait déjà amorcé sa formation.

Sauvageot doit alors se former pour assumer le rôle que Meillet lui a assigné. La fréquentation d'enseignements comme ceux de Meillet l'a initié à l'approche scientifique des langues, à la fois dans leurs structures et dans leur évolution. Mais pour acquérir une bonne maîtrise des langues qu'il va devoir enseigner, la France ne lui offre aucune ressource : Meillet déclare à Sauvageot que, né à Constantinople (en 1897) où son père, architecte, était au service du sultan, et y ayant vécu ses premières années (son père ne rentra en France qu'en septembre 1911), il lui sera facile de s'adapter aux langues ouraliennes, qui ont des affinités sinon une parenté avec la famille des langues turques. Vision évidemment simpliste de la situation et particulièrement curieuse de la part de Meillet : dans la même période, il écrit, dans son tableau linguistique de l'Europe au lendemain de la première guerre mondiale (Meillet 1918), sur le hongrois — qu'il préfère appeler magyar pour marquer la distance à prendre à l'égard de cette langue étrange, « de structure compliquée » et qui « ne porte pas une civilisation originale », situation qui le condamne à disparaître.

On observera en passant que cette étrange condamnation aurait pu déclencher immédiatement des réactions très vives et pas seulement de la part des Hongrois, très attachés à leur langue et à leur culture ; mais dans cette période où s'est terminée la première guerre mondiale, la première édition de l'ouvrage de Meillet n'a provoqué aucune polémique. La seconde édition, dix ans plus tard et après le traité de Trianon, très dur pour la Hongrie, a au contraire mis le feu aux poudres et provoqué une réplique du grand écrivain hongrois Kosztolányi² mais les relations entre Antoine Meillet et Aurélien Sauvageot semblent n'avoir pas été perturbées par cette affaire, que Sauvageot, certainement embarrassé, a préféré ignorer. Les deux linguistes ont même signé ensemble, environ quatre ans plus tard, un article issu d'une conférence organisée sous les auspices de l'Institut

² Sur le livre de Sauvageot et la polémique qu'il a soulevée, voir Perrot 1988.

de Linguistique de la Sorbonne et de la Société de Linguistique de Paris sur « Le bilinguisme des hommes cultivés », où Meillet a apporté des vues générales sur ce thème et Sauvageot des informations sur les cas de bilinguisme dans « les langues finno-ougriennes de civilisation » (Meillet & Sauvageot 1934, pp. 5-14). Sauvageot résume ainsi les conclusions de ces réflexions : « Les langues sont en partie fabriquées de toutes pièces et consciemment par les élites qui les parlent et qui s'en servent comme instrument pour l'expression de leur pensée. Le bilinguisme des hommes cultivés joue ici un rôle essentiel. Faute de le reconnaître et d'en déceler l'action, on risque de s'abuser complètement sur l'histoire des langues. L'histoire linguistique tend donc de plus en plus à se confondre avec l'histoire de la civilisation elle-même. »

Cette idée s'est même si fortement installée dans l'esprit de Sauvageot que pour ses deux grands livres retraçant l'histoire du hongrois et celle du finnois telles qu'il les voit, il a adopté des titres significatifs : *L'édification de la langue hongroise* (Paris 1971) et *L'élaboration de la langue finnoise* (Paris 1973).

Sauvageot, en partie grâce aux conditions de vie que la situation familiale lui a faites, mais aussi grâce à des choix personnels pendant sa scolarité, a déjà acquis un bagage linguistique important quand il réussit, en 1918, à entrer à l'École normale supérieure. Meillet prévoit pour lui un séjour en Scandinavie où il pourra, notamment en Suède (il a déjà une bonne connaissance du suédois) et en Finlande, s'assurer une formation en linguistique finno-ougrienne. À Constantinople, il a fait rapidement l'apprentissage de l'anglais et, revenu en France où il entre au lycée Henri IV à Paris, il choisit d'apprendre l'allemand et s'engage ainsi dans la germanistique, plus précisément dans l'étude des langues scandinaves, en suivant à la Sorbonne les cours de suédois et de norvégien en même temps qu'il prépare la licence d'allemand.

L'éventail linguistique qu'il fait ainsi entrer dans ses plans de qualification lui assure une solide formation de linguiste sans le détourner complètement de l'étude des productions littéraires et des réalités culturelles associées aux langues dont il doit s'assurer la maîtrise. Son professeur d'allemand dans les classes supérieures l'a déjà introduit à la Société de linguistique de Paris dont il est devenu membre en février 1917 et où il jouera un rôle important après son

retour de Hongrie en 1933 : il a géré la trésorerie de la Société pendant quatorze ans et l'apport (pratiquement jusqu'à sa mort) de ses comptes rendus au *Bulletin de la Société de Linguistique* a fait de lui un présentateur très productif des travaux réalisés par les linguistes finlandais, estoniens et hongrois³.

Un événement nouveau vient à point nommé dans l'été de 1918 servir les vues de Meillet en favorisant indirectement le complément de formation dont Sauvageot a besoin en finno-ougrienne : l'ambassade de France en Suède cherche un traducteur-interprète en suédois et le jeune normalien Sauvageot se voit offrir un engagement temporaire comme attaché de légation à Stockholm. Cette offre amène Aurélien Sauvageot à passer un peu plus d'un an en Scandinavie, de fin septembre 1918 à novembre 1919, et, dans l'été de 1919, il séjournera en Finlande, où ont eu lieu des événements dramatiques qui ont entraîné plusieurs mois de guerre civile jusqu'à l'institution de la république, reconnue par le pouvoir soviétique en février 1920. À Helsinki, Sauvageot s'empresse d'établir des contacts avec une élite intellectuelle qui admire son enthousiasme et il s'installe dans un village où il travaille très sérieusement pour acquérir une pratique satisfaisante du finnois. Une mission le conduit en Estonie, où une situation de guerre civile ne cessera qu'à la fin de l'année 1919 par la reconnaissance de l'indépendance estonienne. En octobre 1919, Sauvageot revient à Stockholm, puis rentre en France.

Sauvageot s'installe alors à l'E.N.S. pour y achever ses études avant de réaliser la phase suivante du programme fixé par Meillet : il ira s'installer à Budapest comme professeur étranger au collège Eötvös, institution créée comme la version hongroise du modèle fourni par l'E.N.S. de Paris.

De novembre 1919 à novembre 1923, Sauvageot a pour programme essentiel l'achèvement de ses études supérieures au contact de ses maîtres français qu'il retrouve et Antoine Meillet lui donne, en accord avec Marcel Cohen, grand spécialiste des langues

³ Aurélien Sauvageot présentateur de la linguistique hongroise aux linguistes français, dans *Régi és új peregrináció. Magyarok külföldön, külföldiek Magyarországon*, Budapest-Szeged 1993, III, 1395-1405.

sémitiques, l'occasion de réaliser un travail de type nouveau : Meillet et Cohen sont responsables d'une grande publication dont l'objectif est de fournir un tableau d'ensemble des langues du monde, présentées dans le cadre de leurs familles respectives et analysées dans leurs structures essentielles. Sauvageot se voit confier la présentation et l'illustration des langues ouraliennes, dans un cadre groupant d'une part les langues finno-ougriennes — lapon, finnois, estonien et quelques langues de moindre importance, le mordve, le tchérémisse, les langues permiennes (votiak et zyriène), les langues ougriennes de l'Ob (ostiak et vogoul), et enfin le hongrois — et d'autre part les langues samoyèdes. L'ampleur du travail que représentait cette encyclopédie des langues a exigé une longue période d'élaboration et, certains obstacles ayant alourdi la tâche, l'ouvrage pour l'achèvement duquel j'ai moi-même collaboré avec Marcel Cohen à partir de 1950, n'a été publié, par les soins du CNRS, qu'en 1952 c'est-à-dire seize ans après la mort de Meillet.

Cette période parisienne de Sauvageot a aussi été marquée par une recherche qu'apparemment il n'a pas pu poursuivre pendant son séjour à Budapest, mais à laquelle il est revenu dans un article paru en 1953, longtemps après son retour définitif en France en 1931 : il s'agit de la parenté qui pouvait être envisagée entre les parlers eskimo et l'ensemble ouralien (Sauvageot 1924, 1953) : perspective qui s'appuie sur une communauté frappante de traits dans la conjugaison de l'eskimo et dans celle de langues ouraliennes appartenant aux deux branches, la branche samoyède et la branche finno-ougrienne.

De 1923 à 1931, Sauvageot déploie une grande activité où il fait une place importante à ce qu'il a appelé sa « découverte de la Hongrie » (Sauvageot 1937), multipliant les contacts avec l'élite intellectuelle, les universitaires, écrivains, artistes et nouant parfois de véritables liens d'amitié, comme il l'a fait dans ses rapports avec celui qui a été en Hongrie son maître le plus respecté, Zoltán Gombocz (à qui il se flatte d'avoir fait découvrir Ferdinand de Saussure), mais aussi de grands écrivains comme Mihály Babics, Dezső Kosztolányi, Zsigmond Móricz. Il ne réalise dans cette période qu'un nombre limité de travaux sous forme d'articles, mais il mène à bien la préparation de ses thèses de doctorat, qu'il soutiendra à Paris en 1929 : la thèse principale porte sur le vocabulaire des langues ouralo-altaïques (Sauvageot 1929) et la thèse complémentaire qu'il voulait consacrer

au grand poète Endre Ady, mais dont il a été contraint d'abandonner le projet, sera finalement consacrée à une étude sur le gotique (Sauvageot 1929a). D'autre part, avec la collaboration de deux de ses amis, József Balassa et Marcel Benedek, il produit un grand et remarquable *Dictionnaire général français-hongrois et hongrois-français* dont la publication s'est faite après son retour en France (Sauvageot 1932 et 1937).

Quand il arrive à l'âge de la retraite, il va s'établir à Aix-en-Provence où il participe aux travaux du Cercle linguistique tout en continuant (et il l'a fait jusqu'au bout) de fournir à la Société de Linguistique de Paris une très abondante production de comptes rendus extrêmement variés concernant les publications françaises et surtout étrangères (hongroises et finnoises majoritairement) qui intéressaient son domaine. C'est l'Université de Provence qui a publié, on l'a vu, le traité de linguistique constitué par Christian Touratier à partir des notes laissées par l'auteur (Sauvageot 1992)⁴.

Sauvageot a consacré une part très importante de son activité, de ses réflexions et de sa production écrite aux comptes rendus des publications intéressant la linguistique, sa méthodologie générale et son application aux langues qui constituaient ses domaines de recherches, c'est-à-dire essentiellement, outre le français auquel il a d'ailleurs consacré plusieurs livres, les langues ouraliennes dans leur ensemble.

Pour donner une idée du volume de travail que cela représente année après année, il suffit d'évoquer le bilan des comptes rendus qui ont alimenté le deuxième fascicule du BSL dans une période d'une douzaine d'années, du tome 51 (année 1955) jusqu'au tome 62 (année 1967), c'est-à-dire dans les douze dernières années avant sa retraite. Bilan : 753 pages pour 12 volumes, soit entre 62 et 63 pages par volume, le volume record dépassant la centaine de pages. La retraite n'a pas brisé cette ardeur : le tome 66 (1971) totalise 121 pages pour 25 comptes rendus dont un de 16 pages (cf. Perrot 2005).

⁴ Le livre contient un supplément indiquant les ouvrages et articles écrits par Aurélien Sauvageot concernant le français, ainsi qu'une bibliographie des travaux publiés sur Aurélien Sauvageot.

Cette production considérable a apporté aux lecteurs du BSL beaucoup d'informations sur les langues ouraliennes, et en même temps sur les positions personnelles de Sauvageot à l'égard de l'analyse des langues : à partir de la présentation critique des idées des autres linguistes, il développait très souvent ses propres idées et sa vaste culture lui permettait de procéder à des rapprochements qui alimentaient des réflexions typologiques. Sauvageot n'était pas indulgent à l'égard de ses confrères et son hostilité au dogmatisme lui inspirait des jugements sévères sur ces théoriciens dogmatiques qu'il appelait volontiers « ces messieurs », et qu'il malmenait volontiers ironiquement, dénonçant par exemple comme « une simple bévue » une erreur manifeste. Il était en particulier assez dur à l'égard des « phonologistes », reprochant par exemple à Lazicius son comportement de « disciple de Troubetzkoï et des phonologistes de Prague, dont il a épousé les outrances et le dogmatisme ». Dur dans la critique, il était aussi dithyrambique dans l'enthousiasme et par exemple vouait un véritable culte à son maître Zoltán Gombocz, ce qui n'excluait pas de sa part une attitude prudente à l'égard de la théorie syntaxique de Gombocz, qu'il expose avec précision sans pourtant prendre nettement parti. Sauvageot, qui met en évidence l'existence de « variants » et d'« invariants » du langage, présente dans son traité la théorie de Gombocz, qui posait en 1929 (Gombocz 1929) un nombre limité (4) de types de relations syntagmatiques : la relation prédicative, la qualificative, l'objectale et la déterminative, qui devaient être considérées comme les seules qu'on pouvait dégager de l'étude de la syntaxe des langues. Sauvageot résume clairement la thèse de Gombocz, mais dans sa conclusion il la déclare invérifiable et croit pouvoir dire que l'esquimo n'a que deux types et non quatre. On ne peut s'empêcher de penser que s'il ne s'était pas agi d'une théorie de Gombocz, Sauvageot aurait été plus durement critique (Perrot 2000).

Mais il y a dans ce livre (pp. 22-23) une mise au point remarquable portant sur deux aspects de l'organisation syntaxique des énoncés. Dans deux énoncés comme *a víz meleg* et *meleg a víz* qui signifient que l'eau (*a víz*) [est] chaude (avec absence normale de copule), la même combinaison des deux constituants *a víz* et *meleg* s'organise sur deux plans qu'il faut distinguer soigneusement et que Sauvageot caractérise en disant que l'ordre *a víz meleg* « met le concept "eau" en avant alors que le syntagme *meleg a víz* attire l'attention sur le terme

qui supporte le concept “chaud, chaleur” (*meleg*) », et Sauvageot indique que dans ce choix de l’un ou l’autre ordre « la relation réciproque des mots *prédicat* et *sujet* n’est pas changée : on a toujours *viz* comme sujet et *meleg* comme prédicat, donc le même « équilibre de la relation syntagmatique » ».

Curieusement, Sauvageot ne précise pas ce qui change et se contente de dire que pour Gombocz les relations syntagmatiques sont « logiques », mais en indiquant que dans son enseignement Gombocz « avait coutume d’ajouter qu’il s’agissait d’opérations mentales qui étaient du ressort du psychologue et du physiologiste ». Sauvageot s’en tient à cette caractérisation vague des deux plans et ne formule pas la distinction entre le plan des fonctions syntactiques et celui de l’information que véhicule un énoncé, distinction dont les linguistes n’avaient pas une conscience très claire.

Sur certains points importants de l’analyse des langues, on est surpris de ne pas voir Sauvageot réagir contre le caractère manifestement inadéquat de l’analyse fondée sur l’approche traditionnelle. Cette analyse, appliquée aux langues qui ont une « double conjugaison », est en désaccord flagrant avec ce que présente la morphologie verbale, et ne peut dans ces conditions décrire valablement les relations syntaxiques et les fonctions des actants. Le cas le plus typique est celui de la conjugaison des langues de la branche obougrienne, vogoul et ostiak. Le tableau ci-dessous met en évidence les données essentielles pour le vogoul avec l’exemple du substantif *sāli* « renne » et du verbe à radical *tot-* « apporter » dont on utilise le prétérit à marque *-s* plutôt que le présent, où un marquage temporel partiel compliquerait inutilement l’analyse. On voit d’une part comment se présentent les différences entre les deux conjugaisons et d’autre part l’analogie entre les formes possessivées du nom et les conjugaisons.

Les formes nominales possessivées font référence au possesseur par des marques personnelles et en outre comportent des marques de nombre qui font référence au possédé : *-ay-* pour le duel, *-an-* pour le pluriel, la marque zéro correspondant au singulier, mais seulement à la 3^e personne, les autres personnes ayant une marque *-l-* qui a pour fonction d’assurer la distinction entre formes objectives et formes

subjectives : *tot-əs-l^o-m* « tu l'as apporté », pout un objet défini, s'oppose à *tot-s-^om* subjectif « tu as apporté » (qqch, non défini).

	Possesseur ou « objet »	Nom : possessivation	Conjugaison objective	Conjugaison subjective	Conjugaison passive
-	Sing.	1	<i>sāli-m</i>	<i>tot-əs-l^o-m-</i>	<i>tot-s-^om</i>
			<i>sāli-n</i>	<i>tot-əs-l-ən</i>	<i>tot-s-ən</i>
		3	<i>sāli-te</i>	<i>tot-əs-te</i>	<i>tot-əs</i>
Possédé/ « objet » singulier	Duel 2e	1	<i>sāli-mēn</i>	<i>tot-əs-l^o-mēn</i>	<i>tot-s-mēn</i>
			<i>sāli-jin</i>	<i>tot-əs-l-ən/ēn</i>	<i>tot-s-ən/ ēn</i>
		3	<i>sāli-tēn</i>	<i>tot-əs-t ēn</i>	<i>tot-s-iy</i>
	Plur.	1	<i>sāli-uw</i>	<i>tot-əs-l-uw</i>	<i>tot-s-uw</i>
			<i>sāli-n</i>	<i>tot-s-l-ən/-an</i>	<i>tot-s-ən/an</i>
		3	<i>sāli-anəl</i>	<i>tot-s-anəl</i>	<i>tot-s-ət</i>
Possédé/ « objet » duel	Sing 2e	1	<i>sāli-ay-^om</i>	<i>tot-s-ay-^om</i>	
			<i>sāli-ay-ən</i>	<i>tot-s-ay-ən</i>	
		3	<i>sāli-ay-e</i>	<i>tot-s-ay-e</i>	
	Duel	1	<i>sāli-ay-mēn</i>	<i>tot-s-ay-^omēn</i>	
			<i>sāli-ay-ēn</i>	<i>tot-s-ay-ən/ēn</i>	
		3	<i>sāli-ay-ēn</i>	<i>tot-s-ay- ēn</i>	
	Plur.	1	<i>sāli-ay-uw</i>	<i>tot-s-ay-uw</i>	
			<i>sāli-ay-an</i>	<i>tot-s-ay-ən/an</i>	
		3	<i>sāli-ay-anəl</i>	<i>tot-s-ay-anəl</i>	
Possédé/ « objet » pluriel	Sing	1	<i>sāli-an-^om</i>	<i>tot-s-an-^om</i>	
			<i>sāli-an-(ən)</i>	<i>tot-s-an-(ən)</i>	
		3	<i>sāli-an-e</i>	<i>tot-s-an-e</i>	
	Duel	1	<i>sāli-an-mēn</i>	<i>tot-s-an-amēn</i>	
			<i>sāli-an-ēn</i>	<i>tot-s-an-(ēn)</i>	
		3	<i>sāli-an-ēn</i>	<i>tot-s-an- ēn</i>	
	Plur.	1	<i>sāli-an-uw</i>	<i>tot-s-an-uw</i>	
			<i>sāli-an-ən</i>	<i>tot-s-an-(ən)</i>	
		3	<i>sāli-an-anəl</i>	<i>tot-s-an-(an)əl</i>	

Marques du nombre dans le nom non possessivé ;
duel : -γ
 (iy après consonne - jiy après -i)
pluriel : -t
 Pour sāli :
 sāli -
 jiy « (2)rennes »
 sāli + (sāli)

Les marques de nombre qui font référence au possédé dans les noms possessifs (*-aγ-* pour le duel, *-an-* pour le pluriel) se retrouvent pour faire référence au patient, qui n'est aucunement traité comme objet dans une langue qui n'a pas de marque objectale dans les formes nominales.

Si les formes verbales se laissent clairement analyser, la tradition n'en tire pas les conclusions qui s'imposent en ce qui concerne la structure des énoncés auxquels cette tradition veut à tort appliquer une analyse fondée sur un recours non justifié au schéma apriorique d'énoncés réglés par le jeu des relations subjectales et objectales. Quelques exemples d'énoncés suffisent à mettre en évidence les structures qui organisent la prédication en la fondant sur l'ordre des mots quand le prédicat est une forme verbale subjective et sur la combinaison d'une relation d'appartenance exprimée par la possessivation avec l'ordre des mots ; le vogoul n'utilise ni accusatif ni génitif.

Exemples d'énoncés à conjugaison subjective et à conjugaison objective avec le verbe *wāri* « faire » et le substantif *xāp* « barque » :

Conjugaison subjective :

1. *ōjka xāp wār-əs(Ø)* « l'homme a fait une barque »
2. *(ōjka-γ) xāp wār-s-īγ* « (les 2 hommes) ils ont fait une barque »
3. *(ōjka-t) xāp wār-s-ət* « (les hommes, >2) ils ont fait une barque »

Conjugaison objective :

1. *xāp wār-əs l^om* « j'ai fait la barque »
2. *xāp īγ wār-s-aγ^om* « j'ai fait les (2) barques »
3. *(ōjka) xāp wār-əs-te* « (l'homme)il a fait la barque »
4. *(ōjka-t) xāp wār-s-anəl* « les hommes, >2) ils ont fait la barque »
5. *(ōjka-γ) xāp-ət wār-s-an-en* « les (2) hommes ont fait les (>2) barques. »

6. (*ōjka-t*) *xāp iγ wār-s-aγ-anəl* « les (>2)hommes ont fait les (2) barques »

Il est clair que le vogoul pratique des structures d'énoncés dans lesquelles on trouve un prédicat morphologiquement réalisé comme une forme possessivée du nom du participant agent associé à un prédicat nominal possessivé sans intervention d'une copule.

Quant aux constituants nominaux, le meilleur critère d'identification du constituant nominal faisant fonction de sujet est l'**accord** que déclenche dans la forme verbale prédicative ce constituant correspondant au patient s'il est non défini.

Le constituant nominal s'antépose au prédicat avec lequel il forme bloc ; s'il est défini, il dispose d'une plus grande autonomie et peut être, dans certains cas relevant d'un effet stylistique, postposé au prédicat.

De l'accord, défini comme le transfert d'une marque de catégorie (nombre seulement dans une langue qui ignore le genre grammatical) il faut distinguer la congruence, qui consiste pour un constituant nominal ou pronominal à se charger d'une référence qui concorde avec la désignation effectuée par un autre constituant (concordance en personne notamment).

Quand on fait l'analyse ici proposée, on doit admettre qu'il y a eu à partir du type de prédication fondé sur la relation d'appartenance une véritable révolution, dont le hongrois offre l'aboutissement, non sans laisser des traces importantes dans la langue moderne (Perrot 2008). Sauvageot, dans son histoire du hongrois (Sauvageot 1971), semble se rallier à ceux des historiens de la langue hongroise qui se sont montrés convaincus que l'état de la langue que présentent les textes les plus anciens et notamment l'état de la conjugaison, était le résultat d'une « innovation », et il s'appuie sur un texte d'Antal Klemm dans son histoire de la syntaxe hongroise :

... L'excellent théoricien que fut le regretté A. Klemm a proposé d'expliquer la genèse de la conjugaison objective en partant de la construction syntaxique où nous la saisissons. Reprenons donc l'exemple même dont il se sert. Il a choisi d'opérer avec l'énoncé suivant :

A nő megfőzte a halam

« La femme a cuit mon poisson »

(*a* « la », *nő* « femme », *megfőzte* « a cuit », *halam* « mon poisson »).

Cette petite phrase est parfaitement correcte en hongrois d'aujourd'hui. Le complément d'objet *halam* figure ici sans la désinence *-t* de l'accusatif, ce que l'usage courant tolère puisqu'il s'agit d'un mot affecté du suffixe de possessivation de 1^o (ou de 2^o) personne du singulier du possesseur. L'auteur (*Magyar történeti mondattam p. 119*) voit avec raison dans *főzte* « sa cuisson, son cuit », et il suggère de considérer que nous avons affaire à une phrase composée de 2 termes, l'un qui est le sujet *a halam* « mon poisson » et l'autre qui serait le prédicat (nominal) : *a nő főzte* « la cuisson de la femme » (litt. la femme, sa cuisson). Cela reviendrait à rendre cette formule par « mon poisson est la cuisson de la femme » ou, plus explicitement encore « mon poisson est le résultat de la cuisson de la femme ». Autrement dit, la relation entre le terme dans lequel nous voyons aujourd'hui le prédicat verbal (*megfőzte*) et le terme dans lequel nous voyons le complément d'objet (*a halam*) aurait été originellement une relation de sujet à prédicat nominal. Ce qui tendrait à confirmer le bien-fondé de l'interprétation d'A. Klemm, c'est que le profil mélodique et le débit des constructions de ce genre en hongrois moderne sont identiques dans les énonciations où le prédicat est nominal.

Malheureusement, Sauvageot, qui trouve même une confirmation de l'hypothèse historique avancée par Klemm dans l'intonation que présentent aujourd'hui certaines assertions à prédicat nominal, ne cherche pas à poursuivre ces réflexions jusqu'à des conclusions nettes, alors même que l'enjeu de ces réflexions est capital pour la reconstitution de l'histoire du hongrois.

On peut se demander si la retenue dont il fait preuve dans l'expression de son accord avec Klemm ne s'explique pas par le souci de ne pas heurter les linguistes hongrois qui restent attachés à la vision conservatrice de l'histoire de la prédication en hongrois. Quelques-uns de ses « vénérés maîtres » auraient pu être offusqués de le voir soutenir des idées non reçues.

Il serait facile de puiser dans le très riche ensemble de textes que nous a livrés Aurélien Sauvageot d'autres exemples de l'attitude mesurée qui est la sienne quand il présente les idées nouvelles qu'il rencontre dans ses lectures alors même qu'il semble disposé à les ac-

cueillir. Un exemple peut être fourni par le problème que pose la description des cas, à commencer par la délimitation de leur objectif. Sauvageot écrit dans son *Esquisse* du hongrois : « La déclinaison hongroise est célèbre par le grand nombre et la multiplicité des désinences casuelles qu'elle comporte. Alors que les langues indo-européennes les plus riches en flexion nominale ne dépassent pas huit cas, le hongrois peut s'enorgueillir de disposer d'une vingtaine de cas ». Et Sauvageot commente : « On sera frappé sans doute par le caractère approximatif de cette affirmation. Pourquoi une vingtaine et non un chiffre précis ? C'est qu'il est bien difficile de préciser le nombre exact des cas de la déclinaison hongroise et cela pour les raisons que l'on verra. » (Sauvageot 1951, pp. 54-55 et 58-64)

Mais que voit-on en réalité ? Sauvageot observe (1951, pp. 58 et suiv.) que la plupart [des désinences casuelles] marquent surtout des relations spatiales, après quoi il énumère les 21 cas retenus par Szinyei, mais ajoute qu'« on ne voit pas bien pourquoi il a arrêté là son énumération », qui aurait pu faire état de 25 cas. Sauvageot tente de préciser sa pensée en invoquant le critère de la plus ou moins grande extension des emplois : si on ne prenait pas ce facteur en considération, on ne comprendrait pas pourquoi on verrait un cas temporel dans la suffixation en *-kor*, malgré le fait que cet élément *-kor* conserve une autonomie plus grande que les autres cas et notamment n'est pas soumis à l'harmonie vocalique et ne provoque pas non plus l'allongement de la voyelle à laquelle il s'adapte.

Sur certains faits, Sauvageot pourrait tenter une analyse qui répondrait à une interrogation suscitée par une différence structurale entre le hongrois et nombre d'autres langues, par exemple le français, comme c'est le cas pour le traitement des auxiliaires verbaux de la conjugaison. Dans les temps composés du hongrois — c'est-à-dire essentiellement au conditionnel passé — Sauvageot constate que l'auxiliaire est un élément du verbe « être » qui reste invariable dans toutes les formes de ce conditionnel, la nécessaire distinction des personnes étant assurée par le verbe en cause, qui combine avec l'auxiliaire un petit paradigme où le verbe conjugué est représenté par un passé en *-t* fourni par le participe passé et suffixé par les marques possessives des différentes personnes : on a ainsi des formes comme *adtam volna* « j'aurais donné », *adtál volna* « tu aurais donné » etc., avec la distinction de deux séries, l'objective et la subjective. Sauvageot se

borne à constater qu'il se passe quelque chose d'analogue à ce qui a lieu pour le conditionnel russe en *by*.

La forte personnalité de Sauvageot a laissé à tous ceux qui l'ont connu dans l'exercice de son métier de professeur un souvenir très fort. Le petit recueil de *Nonanteries* qui lui a été offert en 1987 pour son 90^e anniversaire (Nonanteries 1987) apporte un touchant témoignage de l'attachement qui liait ses élèves à ce maître exceptionnel, qui mettait beaucoup de brillante conviction dans son enseignement. Il ne craignait pas de porter des jugements qui pouvaient quelquefois paraître audacieux, mais qu'il formulait avec tant de force qu'on se laissait facilement entraîner à les adopter. Qu'il s'agisse de formules fortes dans l'analyse des langues ou de visions brillamment évoquées des bouleversements qui peuvent marquer l'histoire des langues comme celui qu'il a décrit en 1971 dans *L'édification de la langue hongroise* en guise de conclusion pour caractériser le hongrois à l'époque des premiers témoignages: « La langue de l'Oraison n'est plus une langue finno-ougrienne proprement dite, c'est une langue d'allure européenne dont seuls les éléments sont faits de pièces fournies par le vieux fonds finno-ougrien » (Sauvageot 1971, p. 117)... « Dès avant l'an 1200, une élite intellectuelle, des clercs, avaient pris en main le destin de la langue hongroise et ils avaient réussi d'emblée à en faire une langue de civilisation occidentale » (*id.*, p. 118).

RÉFÉRENCES

- GOMBÓCZ Zoltán, 1929, *A magyar nyelv*, XXV 1929, pp. 1-7.
MEILLET Antoine, 1928, *Les langues dans l'Europe nouvelle*, Paris 1918, 2^e éd.
MEILLET Antoine et SAUVAGEOT Aurélien, 1934, « Le bilinguisme des hommes cultivés », *Conférences de l'Institut de linguistique de l'Université de Paris*, tome 2, pp. 5-14.
Nonanteries 1987 *Nonanteries*. À Aurélien Sauvageot pour son quatre-vingt-dixième anniversaire, Paris, ADÉFO.
PERROT Jean, 1988, « Antoine Meillet et les langues de l'Europe : l'affaire hongroise », *Histoire, épistémologie, langage*, tome 10, fascicule 2 (Antoine Meillet et la linguistique de son temps), pp. 301-318.

- PERROT Jean, 2000, « Aurélien Sauvageot et la structure du langage »
Études finno-ougriennes, 32, pp. 70-86.
- PERROT Jean, 2005, « La présence des langues ouraliennes dans l'histoire du BSL », *BSLP*, tome 100, fasc.1, pp. 245-267.
- PERROT Jean, 2008, « Le hongrois en Europe : langue enclavée ou langue intégrée ? », *Cahiers d'études hongroises*, 14, tome 1, pp. 135-150.
- SAUVAGEOT Aurélien, 1924, « Eskimo et ouralien », *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, XVI, pp. 106-116.
- SAUVAGEOT Aurélien, 1929, *Recherches sur le vocabulaire des langues ouralo-altaïques*, Budapest-Paris Thèse principale (Champion) 144 pages.
- SAUVAGEOT Aurélien, 1929 a, *L'emploi de l'article en gotique*, Paris Thèse complémentaire (Société de Linguistique, coll.linguistique n°28), 91 pages.
- SAUVAGEOT Aurélien, 1937, *Découverte de la Hongrie*, Paris (Alcan), 240 pages.
- SAUVAGEOT Aurélien, 1951, *Esquisse de la langue hongroise*, Paris
- SAUVAGEOT Aurélien, 1953 « Caractère ouraloïde du verbe eskimo »
Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, tome 49, 107-121.
- SAUVAGEOT Aurélien, 1971, *L'édification de la langue hongroise*, Paris.
- SAUVAGEOT Aurélien, 1988 *Souvenirs de ma vie hongroise*, Budapest, Corvina.
- SAUVAGEOT Aurélien, 1992 *La structure du langage*, Aix-en Provence (Université de Provence).
- SAUVAGEOT Aurélien, BALASSA József et BENEDEK Marcel, 1932-1937, *Dictionnaire général français-hongrois et hongrois-français* (1^{er} volume : *Francia-magyar*, 1932, 1 178 pages ; 2^e volume : *Magyar-francia*, 1937, 1 360 pages).

RÉSUMÉS

Aurélien Sauvageot's career and achievements

Aurélien Sauvageot was initiated into general linguistics in France, mainly by Antoine Meillet and Ferdinand de Saussure, and by contacts with important Scandinavian Finno-Ugric language specialists; he devoted much research and many publications, books and articles to this subject.

He was interested by the whole Uralic domain, both by synchronic and diachronic researches, proposing for example a genetic relation between Uralic and Eskimo-Aleut languages.

He was particularly interested in syntactic problems, especially in the expression of predication: verbal forms of the objective conjugation are in

reality possessive forms in languages which have such forms: “he saw the house” is treated in the same way as “the house was his seen” and such a construction defies the interpretation founded in the notions used by modern typology, although Sauvageot avoids adopting such analyses, which was not assumed by his Hungarian masters.

Aurélien Sauvageot pályafutása és munkássága

A. Sauvageot nyelvészeti tanulmányait Franciaországban főként A. Meillet és F. de Saussure szárnyai alatt kezdte, és északi, illetve magyar nyelvészekkel való kapcsolata révén tovább bővítette ismereteit az uráli nyelvekkel kapcsolatban: e nyelveknek számos tanulmányt és könyvet szentelt. Az uráli nyelvcsalád egésze iránt érdeklődött, szinkrón és diakrón szempontból egyaránt, céljai között szerepelt egyebek mellett az eszkimó-aleut nyelvcsaláddal való rokonság bizonyítása is.

Különösen érdekelték a szintaktikai problémák, főként a predikatív szerkezetek. Világosan rámutatott a hagyományos nyelvi elemzés azon gyenge pontjaira, amelyek nem vették kellő mértékben figyelembe a „kettős ragozást” ott, ahol az megjelenik: a tárgyas ragozás használata birtokos viszonyon alapul, a tárgyas viszony mindennemű jelölése nélkül (a magyar nyelv kivételével a tárgyas ragozást is használó finnugor nyelvekben nincs tárgyeset).

Mindazonáltal Sauvageot óvakodik attól, miként mesterei is, hogy nyíltan elítélje a hagyományos elemzést.